Perspective

Actualité en histoire de l'art

1 | 2017

actualité en histoire de l'art

Palmyre

Christiane Delplace

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/perspective/7029>

DOI : 10.4000/perspective.7029

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2017

Pagination : 9-12

ISBN : 9782917902387

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Christiane Delplace, « Palmyre », *Perspective* [En ligne], 1 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 16 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/7029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.7029>

Tous droits réservés

Palmyre

Christiane Delplace

Une des poutres en pierre calcaire supportant, à l'origine, le soffite du portique entourant la *cella* du temple de Bél, détruite dans le dynamitage du temple le 28 août 2015.

La guerre en Syrie et les menaces sur le patrimoine culturel syrien ont profondément secoué la communauté internationale, pour atteindre la paranoïa lorsque Palmyre fut menacée, puis prise par Daech au printemps 2015.

Or, le patrimoine syrien était gravement atteint depuis plusieurs années, de même que le patrimoine irakien, et bien avant encore, l'Orient de l'Asie Centrale, depuis les événements d'Afghanistan, avec la destruction des Bouddhas de Bamyan.

Pour en revenir à la Syrie, dès 2013, des photographies prises par satellite avaient mis en évidence le pillage du site d'Apamée sur l'Oronte, puis de ceux situés sur l'Euphrate (Doura Europos, Mari...), la destruction d'Alep, de même que celle de Mossoul... Mais les cris d'orfraie ont atteint un tel niveau dans les médias, lors de l'arrivée de Daech à Palmyre en mai 2015, qu'ils ont conforté les terroristes dans leur volonté d'anéantissement d'un

patrimoine considéré par eux comme étranger et qu'il convenait de détruire : temples de Bêl et de Baalshamîn, lieux de culte pré-islamiques – bien que le temple de Bêl ait fonctionné comme mosquée pendant près d'un millénaire, succédant à une église –, tombeaux de saints musulmans dans la palmeraie, tombeaux-tours des I^{er}-III^e siècles après J.-C., arc monumental purement civil, et autres déprédations au cours de l'été suivant. Proies de la même rage de destruction, des lieux païens, chrétiens et musulmans « déviants » méritaient ainsi de disparaître ! En outre, le flux d'articles de presse – souvent historiquement douteux – a rempli le rôle d'excitant. Et la « soif de l'or » de Palmyre – nullement d'inspiration religieuse ! – a eu des conséquences mortifères sur les défenseurs locaux du patrimoine, coupables de relations scientifiques avec les *koufars* (« impies ») occidentaux.

La paranoïa a continué à monter lorsque l'on a commencé à parler de « reconstruction ». Daech encore présent, puis éloigné, mais toujours présent dans la région proche, le pays détruit, la population ayant fui la ville moderne, des décisions totalement folles ont conduit à la construction de faux portails du temple de Bêl à Londres, à New York et à Dubaï. Et Daech est revenu à Palmyre en cette fin 2016 pour en être à nouveau chassé début mars 2017 !

Cité implantée dans la steppe syrienne, là où la présence de l'eau permettait le développement d'une oasis habitée, Palmyre est cependant très mal connue, sinon totalement inconnue, avant l'époque hellénistico-romaine. Seuls quelques rares sondages menés dans le tell, formé par la succession des couches archéologiques et constituant la base du sanctuaire de Bêl, ont permis de relever une présence humaine remontant au III^e millénaire avant J.-C. Or, nous ignorons tout de ce passé jusqu'au I^{er} siècle avant J.-C. Pourquoi ne pas transformer un désastre patrimonial – la destruction du temple entre autres – en un facteur positif et tenter de reconstituer cette histoire, la plus ancienne, en effectuant des recherches archéologiques à l'emplacement même du temple détruit et sur toute l'étendue du téménos du temple ? Diverses structures annexes avaient été dégagées en surface dans les années 1930, mais n'avaient fait l'objet ni de fouilles approfondies, ni d'études sérieuses. Ce serait là une option positive, un moyen de confirmer ou d'infirmer certaines hypothèses et d'intégrer Palmyre dans l'histoire la plus ancienne de la Syrie.

Dans une exposition récente, il était écrit que la ville devait son enrichissement au commerce caravanier remontant au III^e millénaire. Or, aucune source ne permet actuellement de faire remonter ce commerce au-delà du I^{er} siècle après J.-C. La première inscription palmyrénienne, c'est-à-dire araméenne récente, mentionnant les droits de péage perçus sur les dromadaires au passage de l'« enceinte » est datée de 10-11 après J.-C.¹. Rien ne peut être affirmé avant cette date. L'entrée de Palmyre dans les sources historiques est liée à un épisode mentionné par Appien² évoquant une entreprise du triumvir Marc Antoine en 41 avant J.-C. : il envoya ses cavaliers à Palmyre pour la piller, mais ces derniers trouvèrent un site vide, évacué par ses habitants ayant emporté leurs biens au-delà de l'Euphrate. Cet épisode tend à démontrer qu'il s'agissait encore d'une agglomération de nomades, capables de se déplacer rapidement avec tous leurs effets.

La cité romaine s'est développée du sud vers le nord : d'abord au sud du *wadi* As-Suraysir où furent repérées des traces de l'établissement « gréco-romain » le plus ancien, dont on a recueilli des fragments de céramique remontant au III^e siècle avant J.-C. et une grande demeure refaite après un incendie au milieu du II^e siècle après J.-C. Ensuite, la première ville romaine (I^{er} – premier tiers du II^e siècle) s'étendit au nord du *wadi* avec l'aménagement du groupe agora (forum) entre basilique et curie, ouvrant sur ce même *wadi*, premier grand axe qui, d'ouest en est, reliait la nécropole ouest au domaine religieux de Bêl, lieu de culte poliade de la ville. Deux autres sanctuaires, relevés par l'archéologie, s'ouvraient sur ce premier grand axe : celui de Nabû et celui d'Arsû (non fouillé) dans leur première phase. Aux marges de ce premier noyau urbain, plusieurs temples suburbains ont été relevés, chacun lié à l'une des tribus de provenances diverses et ayant conservé

leur divinité protectrice d'origine, qui composaient l'ensemble de l'agglomération. Seul le culte de Bêl apparaît commun à l'ensemble de la population, répondant aussi à la volonté romaine de rassembler les Palmyréniens.

Une seconde phase d'urbanisation, culminant sous la dynastie sévérienne (197-235), vit la construction de la grande avenue à colonnades, en trois temps, courant d'ouest en est en direction du sanctuaire de Bêl et s'étendant largement vers le nord : organisée selon un habitat en lanières (*per strigas*), l'extension urbaine s'accompagna de la construction d'autres grands monuments : théâtre, nymphées et fontaines, établissement thermal, amphithéâtre à l'extrême nord, marchés suburbains à la périphérie, port caravanier. Sous les Sévères, Palmyre atteignait ainsi son extension maximale ; elle obtint à la même époque le statut de colonie romaine, statut le plus élevé dans la hiérarchie des cités de l'Empire.

Ce développement urbanistique découlait d'un enrichissement extraordinaire dû au trafic caravanier à longue distance qui avait atteint son apogée au II^e siècle, période de paix exceptionnelle, en particulier durant le tiers central de ce même siècle, favorisant les relations commerciales et les échanges entre les grands empires de l'époque : l'Empire romain sous les Antonins à l'ouest, et les Empires Kouchan en Inde et Han en Chine à l'est, profitant d'un certain affaiblissement du royaume iranien intermédiaire, celui des Parthes Arsacides. Soies, épices, matériaux précieux... convergeaient vers Palmyre qui prélevait une taxe locale sur tout ce qui entraît sur son territoire. Quant au trafic lui-même, il était organisé par de grands financiers, dont nous connaissons deux personnalités, Soados et Marcus Ulpius Yarhai, issus du milieu des notables grands caravaniers. La situation changea avec l'arrivée au pouvoir en Iran, en 224, des Perses Sassanides, beaucoup plus agressifs que leurs prédécesseurs, et avec la disparition de la dynastie sévérienne, en 235. La dynastie Han s'éteignit également à la même époque (en 220). S'il continua encore quelque temps, le grand commerce rencontra cependant de plus en plus de difficultés. C'est contre les Sassanides que se dressa Odainath, un grand notable palmyrénien, en soutien aux Romains qui devaient subir une lourde défaite devant Edesse et la capture de l'empereur romain, Valérien, en 260. À partir de cette période, après la mort d'Odainath et l'aventure de Zénobie, Palmyre perd progressivement de son importance. Réduite ensuite à la fonction de place militaire sur le *limes* (frontière) d'Orient sous Dioclétien, même si elle occupa une certaine position à l'époque chrétienne, la cité n'allait plus jamais retrouver la puissance commerciale qu'elle avait atteinte sous le Haut-Empire. C'est donc pendant une très courte période à l'aune de l'histoire que Palmyre connut une richesse exceptionnelle.

Sa notoriété à l'époque moderne est aussi liée au fait qu'elle ne connut pas d'occupation « lourde » ultérieure, à la différence d'Antioche, l'ancienne capitale de la province, et qu'elle était protégée par son isolement dans la steppe. L'abondance des sources épigraphiques a attiré l'attention du monde scientifique sur le site. Mais ce sont les légendes, développées autour de Zénobie, comme autour de Cléopâtre, qui ont contribué à la « gloire » de Palmyre ; moins on en connaissait, plus on fantasmaît sur son histoire³.

La destruction de certains monuments de Palmyre est un fait historique qui doit être pris en compte. Les temples, les tombeaux, l'arc monumental explosés, à la différence de l'habitat moderne qui demande des travaux urgents et impératifs pour y loger la population, ne nécessitent pas de reconstruction au sens strict car il s'agirait alors de fabriquer des faux. Les techniques nouvelles permettent d'autres solutions telles des reconstitutions virtuelles. En outre, nous ne connaissons pas toute l'étendue du site, et des monuments à étudier et à découvrir subsistent... Le monde palmyrénien qui reste à explorer est immense.

S'il s'agit d'un site du patrimoine mondial, ce sont avant tout les Syriens qui devront s'impliquer dans ce programme futur, et surtout ceux engagés dans la défense de leur passé historique, en collaboration avec l'UNESCO, comme l'a affirmé le directeur des Antiquités, Maamoun Abdelkarim. L'aide extérieure ne pourra advenir qu'avec leur accord.

1. Michal Gawlikowski, Khaled al-As'ad, « Le péage à Palmyre en 11 apr. J.-C. », dans *Semitica*, n° 41-42, 1993, p. 163-172.
2. Appien d'Alexandrie, *Guerres Civiles*, V, 9.
3. Pour un complément d'information : Christiane Delplace, Jacqueline Dentzer-Feydy, *L'agora de Palmyre*, Bordeaux/Beyrouth, 2005 ; Christiane Delplace, *Palmyre. Histoire et archéologie d'une cité caravanière à la croisée des cultures*, Paris, 2017. Sur l'imaginaire autour de la figure de Zénobie : Annie et Maurice Sartre, *Zénobie, de Palmyre à Rome*, Paris, 2014.